

À Londres, le marché de l'art repart de plus belle

PAGE 36



Pour une mode pure et fonctionnelle

Rencontre avec la créatrice Jil Sander, dont la troisième collection pour Uniqlo arrive ce vendredi en boutique. PAGE 37



Uniqlo + J

LE FIGARO et vous

Basquiat La fureur de peindre



Une première grande rétrospective à Paris, un documentaire remarquable : c'est la consécration pour le peintre, mort dans la fleur de l'âge en 1988. PAGE 34

Jean-Michel Basquiat. The Radiant Child, un documentaire de Tamra Davis.



Sur invitation par Bertrand de Saint Vincent

Le collectionneur Visite privée chez Daniel Hechter.

On sonne à la porte d'un luxueux appartement près du Trocadéro. Un septuagénaire en jean l'ouvre : Daniel Hechter. L'un des couturiers phares du prêt-à-porter des années 1960-1970 présente, à l'occasion de la sortie du récit d'Émilie Frèche - *Les Collectionneurs* -, une partie de ses trésors. Hechter ne vit plus à Paris mais en Suisse, en Belgique, au Maroc. Il est décorateur. Il a une villa à Saint-Tropez. Il est passionné d'art contemporain : « *Le gros problème des collectionneurs* », dit l'un des personnages d'Émilie Frèche dans son éclairante petite histoire, est que « pour la plupart ils commencent à s'intéresser à l'art une fois qu'ils ont tout le reste ». Hechter a commencé avant. Il était moins riche qu'aujourd'hui. Il déniché un petit Warhol. Vingt ans plus tard, il s'offrira *Liz*. Dans une boîte en plexiglas, une pièce unique de Man Ray, *Gift* : « *Quelqu'un l'avait achetée.* »

Au bout de quinze jours, il n'était pas venu la chercher. » Le galeriste Marcel Fleiss (Galerie 1900-2000) a guidé ses pas. Un jour, il l'appelle de New York pour lui dire qu'il vient d'emporter chez Sotheby's une sculpture de Robert Indiana, 3500 dollars. Personne n'a enchéri. Au dos est écrit « Cuba ». On est en pleine crise castriste. *Abstract Painting* est le titre d'un monochrome noir d'Ad Reinhardt qui ne l'est pas réellement ; *Bedroom Painting* une œuvre kitch de Tom Wesselmann. Dans l'entrée, une pièce de Donald Judd ; on marche sur des plaques métalliques de Carl André. Au mur, un *Package* de Christo. Ambiance minimaliste : « *L'art doit être un témoignage de son temps* », tranche Hechter. Il dit aussi : « *Les artistes sont décevants.* » Égocentriques. Personne ne gagne à être connu. ■

« Mythologies » en images

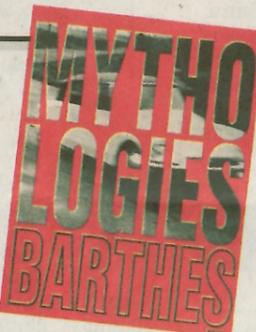
LIVRE Le best-seller de Roland Barthes est réédité avec les photos et articles qui ont inspiré ces textes.

Écrits mois par mois entre 1954 et 1956, *Mythologies*, de Roland Barthes, s'attachait à dessiner une époque à travers des objets, des figures, des fragments de discours, la couverture presse d'un procès ou une publicité. La Citroën DS, le catch, quelques paroles de Pierre Poujade, le bif-

CLAIRE BOMMELAER

depuis cinquante-trois ans, Roland Barthes partait tout simplement d'images de la vie quotidienne ou d'articles de presse, dont certains publiés dans *Le Figaro*. Ainsi est venue l'idée d'une réédition sous forme d'album des *Mythologies*, contenant 120 illustrations. Loin de l'austère « Point » Seuil, l'album se regarde autant qu'il se lit. Jacqueline Guittard, maître de conférence à l'université Picardie-Jules Verne, qui a

Si les photos renvoient à une époque révolue (et parfois à des faits oubliés, comme le procès Dupriez), la plupart des 53 textes n'ont pas pris une ride et sont toujours aussi percutants. Mais le Seuil a sans doute senti qu'il fallait donner une seconde jeunesse à ce classique, quitte à



FRED

COLLECTION FORCE 10



EXCELLENT
BON
MOYEN
DÉCEVANT



A Lyon, aux Célestins jusqu'à dimanche, Jean-Louis Trintignant dit Prévert, Vian, Desnos entouré des musiciens Daniel Mille, accordéon, et Grégoire Korniluk, violoncelle. L'avis du Figaro : ●●●●●



43 nouvelles œuvres dans trois galeries, à Londres (Annelly Juda), New York (Mitchell-Innes & Nash) et à Paris (Daniel Templon, 30 rue Beaubourg, III^e). Jusqu'au 30 octobre. L'avis du Figaro : ●●●●○



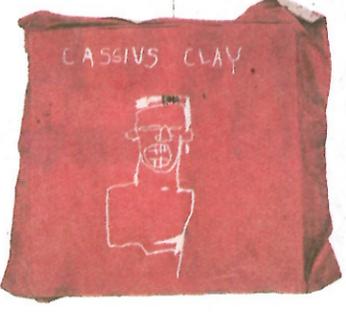
Sur une musique de Lau... la danseuse et comédien... met en scène le conte de... Les 16 et 17 octobre, à l'... L'avis du Figaro : ●●●●○

Le tourbillon Basquiat



1981
Untitled, trésor de la collection Eli and Edythe L. Broad Los Angeles. Premier grand choc de l'exposition assurée pour une valeur de 500 millions d'euros.

1982
Cassius Clay, un des trois fascinants portraits de boxeurs noirs. Collection Bischofberger, Suisse.



1982
Untitled, la couronne apparaît très tôt dans l'œuvre du tagger qui veut devenir célèbre. Courtesy Tony Shafrazi Gallery, New York.

1986
To Repel Ghosts, le quotidien sublimé par l'art et le slam des rues de New York. Collection Pierre Cornette de Saint Cyr.

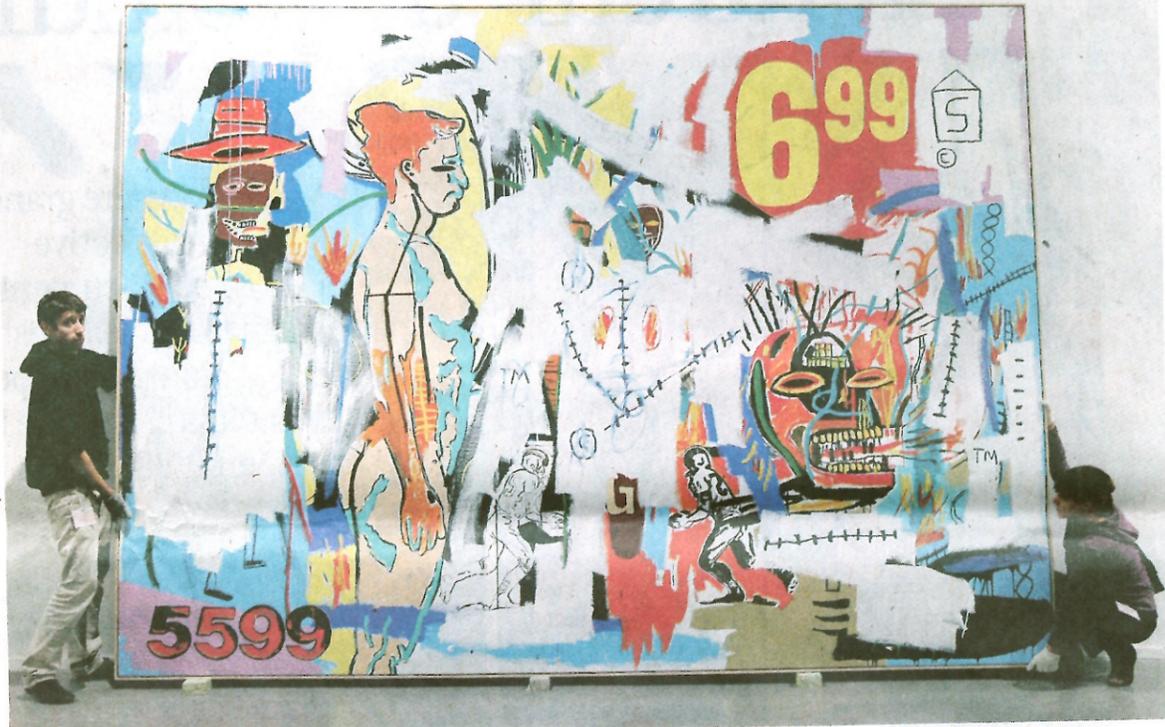


1984
Grillo, spectaculaire œuvre entre sculpture et peinture dévoilée l'an dernier à Hongkong par la Fondation Louis Vuitton pour la Création.

ARTS
Paris accueille une rétrospective du peintre haïtien New York, mort à 27 ans après une carrière aussi intense que brève.

VALÉRIE DUPONCHELLE

Après le Basquiat des années 1980, voici le retour du Basquiat des années 1980. Tout l'été, les icônes de ce météore ont peint 900 tableaux et réalisé des dessins en à peine huit années de sa vie. Ils se reposaient sous la lumière apaisante de la Fondation Beyeler, en pleine région bâloise. Comme autant d'arriver à l'image d'une jeune vie fiévreuse et péruélienne cavalcade (*nos éditions du jour*). À dix tableaux près, notamment *Riding With Death* sur fond de Philip Niarchos, voilà, au Musée moderne de la Ville de Paris, presque même corpus, enrichi des prêts de collections françaises. Le vol commis au printemps a failli faire faillir les plans préteurs, comme le joaillier en chef Graff. Ils se sont ravisés, lors de la Foire de Bâle, à l'idée de rater la fête picturale. Il y a donc à Paris ces tableaux géants à cette pimpante dont le format héroïque lit bien la soif de conquête de Basquiat, mort à 27 ans d'overdose, en 1988, un succès fulgurant. Voici cette œuvre de spectacles joyeux aux dents blanches et aux orbites rouges qui traduisent l'héritage haïtien et ses obsessions entières de rebelle-né. Voici ces obnubilables, du frigo Norge ventru, produit des *fifties*, à la fenêtre avenue de peinture, que le *street artist* a transformés en œuvres d'art brut. Privée de verdure suisse, cette réunion de estaires parqués entre quatre murs



Séance d'accrochage au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Ici, la toile 6.99, signée conjointement par Andy Warhol et Jean-Michel Basquiat. JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

retrouve ipso facto le bruit et la fureur du New York underground des années 1980. Coup de tonnerre sur la ville ? À Bâle, l'accrochage, dense, soulignait la créativité et la fougue de Basquiat, sa jeunesse et son envie d'en découdre dans la ville de Warhol. Les têtes couronnées, les mâchoires prognathes et les masques vaudous s'y succédaient sans se répéter, se déclinaient comme une partition de formes et de couleurs, comme les membres d'une même tribu.

« Expressionnisme primitif »
Entouré de ses frères, pour ne pas dire de ses autoportraits, Basquiat revivait là en toute liberté, peintre-danseur devant sa toile. L'ex-tagueur des rues au slogan in-

solent (« *Samo* » pour « *Same Old Shit* », suivi du signe du copyright) redevenait *The Radiant Child*, filmé à l'époque par l'apprentie cinéaste Tamra Davis. Misant sur la chronologie déjà cinématographique, le Musée d'art moderne de la Ville de Paris a choisi, lui, de montrer la montée en puissance d'un artiste.

L'architecture même du musée, grandiose et facilement écrasante, souligne ses pas de plus en plus assurés, des rues à l'atelier, du premier succès à la collaboration avec Warhol, pour se conclure en apothéose. Des cartes postales et autres collages de l'ère underground, l'œil est emporté par le tourbillon Basquiat.

On est peut-être moins ému qu'à Bâle devant certains vert céladon et rose pâle,

devant la mélancolie des refrains cachés dans la peinture. On est vite bluffé par ce surdoué d'un nouvel « expressionnisme primitif », fauve lâché dans un New York cérébral qui ne prisait alors que l'art conceptuel ou minimal. C'est toute la beauté d'une exposition que de renverser ainsi une perspective. C'est aussi le pouvoir d'un artiste que de garder ainsi toutes les facettes de son pouvoir.

« Basquiat », jusqu'au 30 janvier, Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Commissariat, Marie-Sophie Carron de la Carrière et Dieter Buchhart. Catalogue aux Éditions Paris Musées (34 €). La Galerie Enrico Navarra réédite la monographie actualisée de ses peintures (3 volumes, 400 €).

« Je vais devenir célèbre »

ANTHONY PALOU
Vingt-huit ans pour traverser son époque : 22 décembre 1960 - 12 août 1988. Aujourd'hui, c'est nous qui traversons et retraversons l'œuvre fulgurante de Jean-Michel Basquiat. Le documentaire de Tamra Davis intervient dans l'éphémère vie du peintre avec élégance. Une interview de juin 1986 par Becky Johnston en est le fil rouge. Timidité du jeune homme qui préférait « *les dessins d'enfants au travail des vrais artistes* ». Voici donc l'histoire d'un enfant prodige.

New York à la fin des années 1970 : c'est là que tout se fait et se défait dans le monde de l'art. Downtown attire étudiants, marginaux, paumés. Bouillon de cultures underground. Un immense terrain de jeu où les graffitis de Basquiat - qui a quitté la maison familiale de Brooklyn (La Dama, j'avais devenir cé-

des quartiers noirs, du métro... Il signe ses saillies poétiques du nom de Samo suivi du signe du copyright. Des images le montrent crâne rasé. Autodidacte, il fonde avec quelques potes un groupe de musique expérimentale, Gray. Il crée des cartes postales qu'il vend dans la rue. Andy Warhol, rencontré par un radieux jour de chance dans un restaurant, lui en achète trois. Début d'un long compagnonnage artistique.

Une autre vision
Basquiat ne douta jamais de son art. Première toile vendue : 200 dollars, première expo à Times Square, puis à la galerie d'Annina Nosei qui lui laisse un local pour créer. Il passe de la rue à l'atelier. Fait la une du *Village Voice*. Vend toutes ses toiles en une soirée. « *Mes premières peintures étaient réalisées sur des fenêtres. Ça me faisait un cadre.* » On le voit au travail. Il peint,

écoute en boucle. Il peint en danseur. Une journaliste lui demande de décrire son œuvre ? « *Je ne sais pas. C'est comme demander à Miles Davis comment sonne sa trompette.* » Il a l'art africain dans les veines. Il y a du De Kooning chez lui, du Pollock, voire du Picasso. Il ne copiait pas mais improvisait une autre vision. Warhol le couvrait de son amour.

Basquiat s'installe dans un loft de Crosby Street où il bosse 24 heures sur 24. « *Il avait vraiment l'esprit de compétition* », dit Julian Schnabel. Tout s'emballe : expos à Zurich, Rome, Rotterdam, Tokyo... Le prix moyen d'une toile ? 30 000 dollars. Il devient culte. Un critique lui demande s'il fait de l'art primaire. Il répond : « *Comme un singe ?* » Il se délocalise à Los Angeles. Il est à l'Ouest. Se met à l'héroïne pour se concentrer. Il meurt d'une surdose. Mot de la fin à Madonna : « *Je l'aimais vraiment, mais il était trop fragile pour*

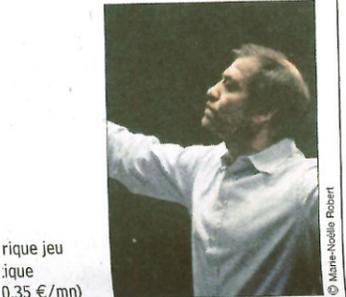


Edouard Carmignac par Basquiat. DR



LE FIGARO

VALÉRY GERGIEV (ballet)



rique jeu... 0,35 €/mn